

RECIT DE CONVERSION

Saint Justin martyr (2^{ème} siècle)

Désireux au commencement de fréquenter quelque philosophe, je me confiai à un Stoïcien. Après un certain temps passé auprès de lui, je m'aperçus que je n'en savais pas davantage sur Dieu (il ne le connaissait pas lui-même et il ne pensait pas que cette science fût nécessaire).

Je le quittai pour me rendre auprès d'un autre. On l'appelait un Péripatéticien, il se croyait très fort. Il me supporta les premiers jours, puis me demanda bientôt de nous entendre sur les honoraires, pour que nos relations ne fussent pas inutiles. Je l'abandonnai aussitôt pour ce motif, ne le prenant pas un instant pour un philosophe.

Mon âme, cependant, était toujours impatiente d'apprendre ce qui est le propre et le principe de la philosophie.

Je m'adressai donc à un Pythagoricien célèbre, très fier de sa sagesse. Je l'entretins donc de mon désir de devenir son élève et son disciple : « Eh bien ! me dit-il, as-tu appris la musique, l'astronomie, la géométrie ? Penses-tu pouvoir saisir quelque chose de ce qui conduit au bonheur, si tu n'as appris auparavant ce qui détache l'âme des objets sensibles, pour la rendre capable des choses spirituelles, jusqu'à contempler le beau et le bien ? » Il me fit donc un grand éloge de ces sciences, et les déclara nécessaires, puis me congédia lorsque je lui avouai ne pas les connaître. J'étais naturellement peiné de cette déception, d'autant plus que j'estimais qu'il était savant. D'autre part, je réfléchissais au temps qu'il me faudrait passer à ces études, je ne pus me résoudre à de si longs retards.

Dans mon embarras, j'eus l'idée d'aller trouver les Platoniciens ; ils avaient en effet un grand renom. Précisément venait d'arriver dans notre ville un homme intelligent. Platonicien éminent. Je me mis à le fréquenter le plus possible, je me mis ainsi à me développer; chaque jour je fis de nouveaux progrès. L'intelligence des choses incorporelles me captivait au plus haut point ; la contemplation des idées donnait des ailes à mon esprit. En peu de temps, je me croyais devenu un sage ; je fus même assez sot pour espérer voir immédiatement Dieu : car tel est le but de la philosophie de Platon.

Dans cette situation donc, je résolus de me rassasier de solitude et de fuir les pas des hommes. Le silence et la solitude sont recommandés par Platon à qui veut atteindre Dieu ; et je m'en allais en un lieu qui n'était pas éloigné de la mer.

J'étais près de cet endroit où je pensais me trouver seul avec moi-même ; un vieillard à l'aspect vénérable qui portait sur lui quelque chose de doux et de grave, me suivait à peu de distance. Je me retournai vers lui, puis m'arrêtai pour le regarder fixement :

— Me connais-tu ? dit-il. Je répondis non.

— Pourquoi donc, me reprit-il, m'examines-tu ainsi ?

— Je suis étonné, dis-je, de te rencontrer au même endroit que moi, car je ne m'attendais guère à voir un homme ici.

— J'ai quelque inquiétude sur certains de mes parents, répondit-il. Ils m'ont quitté pour aller à l'étranger et je viens pour voir s'ils ne vont pas paraître quelque part. Mais toi, qu'es-tu venu faire ici ? me dit-il.

— J'aime, lui repartis-je, à passer ainsi mon temps ; car ainsi je n'ai plus rien qui puisse m'empêcher de dialoguer avec moi-même, et ces parages sont tout à fait favorables aux méditations philosophiques.

— C'est donc le raisonnement, et non pas l'action et la vérité que tu aimes, et tu penses moins à agir qu'à spéculer ?

— Mais quelle est donc l'œuvre plus grande à faire, répliquai-je, que de montrer que la raison gouverne tout, qu'en l'embrassant et se laissant porter par elle, on observe les erreurs des autres et leur manière d'agir, on voit qu'ils ne font rien de sain et d'agréable à Dieu. Sans la philosophie et la droite raison, il ne peut être de sagesse pour personne. Aussi tout homme doit-il philosopher et considérer cette œuvre comme la plus grande et la plus précieuse. Toutes autres choses ne viennent qu'en second ou en troisième lieu. Jointes à la philosophie, elles sont encore dans l'ordre et méritent quelque estime ; sans elle, ce sont des occupations importunes et serviles.

(...) Je ne me soucis guère, dit-il, de Platon ni de Pythagore...

(...) A quel maître, dis-je, peut-on donc recourir et où trouver aide, si même ces grands hommes n'ont pas la vérité ?

— Des hommes ont existé, il y longtemps, qui furent ces grands hommes plus anciens que tous ces prétendus philosophes, des hommes heureux, justes et chers à Dieu, qui parlaient par l'Esprit saint, et rendaient sur l'avenir des oracles maintenant accomplis : on les appelle les prophètes. Seuls ils ont vu et annoncé aux hommes la vérité, sans égard ni crainte de personne ; ils n'obéissaient pas au désir de la gloire, mais ils ne disaient que ce qu'ils avaient entendu et vu, remplis de l'Esprit saint. Leurs écrits subsistent encore : ceux qui les lisent peuvent, s'ils ont foi en eux, en tirer grand profit, tant sur les principes que sur la fin, sur tout ce que doit connaître le philosophe. Ce n'est pas sous forme de démonstration qu'ils ont parlé : au-dessus de toute démonstration, ils étaient les témoins fidèles de la vérité ; les événements passés et présents forcent de croire à leur parole. Les prodiges qu'ils ont accomplis les rendaient dignes de foi, car ils ont glorifié l'Auteur de l'univers, Dieu et Père, et ont annoncé le Christ qui vient de lui, son Fils...

Et toi, avant tout, prie, pour que les portes de la lumière te soient ouvertes, car personne ne peut voir ni comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre.

Il me dit toutes ces choses et beaucoup d'autres encore qu'il n'est pas le moment de rapporter ici, et il s'en alla en me recommandant de les méditer. Je ne l'ai plus revu. Mais un feu subitement s'alluma dans mon âme ; je fus pris d'amour pour les prophètes et pour ces hommes amis du Christ. Je repassai en moi-même toutes ces paroles, je reconnus que c'était la seule philosophie sûre et profitable.

Voilà comment et pourquoi je suis philosophe...

(Dialogue avec Tryphon)